

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 24

Artikel: Une question délicate
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222606>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 26.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Petit, maigre et noueux, il avait une tête comme on en voit aux pommes après l'hiver, et un teint de bille. Presque chauve, avec seulement quelques mèches sur le front, il portait en permanence une sorte de calotte noire, grasseuse. Les lèvres étaient minces, exsangues, les yeux petits, châssieux, sous des paupières toujours battantes. Jamais il ne regardait en face ; on apercevait un éclair jaune, rien de plus.

Tel que je viens de le crayonner, Zénas habitait une maisonnette vieille et laide, comme lui. Les murailles avaient d'innombrables lézardes, la mousse rongeait le toit, des graminées croissaient entre chaque tuile. Mais Zénas eût jeté les hauts cris si quelqu'un lui eût parlé de réparations. A l'entour s'étendait le jardin mal soigné, où les légumes poussaient à l'aventure.

Zénas exerçait toutes sortes de métiers. Il achetait et revendait du bois et de la tourbe qu'il allait chercher jusque dans les marais d'Anet ; il faisait aussi un peu la petite banque ; d'aucuns l'accusaient même de pratiquer l'usure.

On le connaissait d'un bout à l'autre du district. Sa calotte, ses costumes étranges avaient créé autour de lui une vague légende. Au village, son avarice était proverbiale, et depuis tant d'années qu'elle durait, il avait dû amasser un joli magot.

En temps de carnaval, quelques jeunes gens masqués pénétrèrent une fois dans son domicile.

Zénas à la lueur tremblante d'une chandelle et dans le plus simple appareil — en chemise pour dire le mot — était justement occupé à compter ses écus.

Epouvanté en entendant du bruit, croyant déjà sa dernière heure venue, ou la perspective plus cruelle encore, qu'on en voulait à sa fortune, le bonhomme jeta son trésor dans le cendrier — pas assez vite cependant pour que les jeunes gens ne vissent ce ruissellement de pièces sonnantes et trébuchantes.

On devine si le secret fut peu gardé !

Zénas pensa en tomber malade.

A partir de ce jour, l'imagination populaire brochant sur la réalité, sa maison passa pour un Pactole.

Zénas vivait seul, absolument seul. Prendre une servante, jamais de la vie ! Pour qu'elle fit danser l'anse du panier, pour qu'elle se livrât à des malversations, à des dépenses exagérées ! Chaque fois que le vieux Zénas avait été tenté d'engager une domestique, une douloureuse vision lui montrait ses chers écus dilapidés, et il renonçait bien vite à ce dangereux projet.

Le bonhomme donc, raccommodait ses nippes et cuisinait lui-même. Ce qu'étaient ces ravaudages, je vous le laisse à penser : des coutures larges et épaisses comme le doigt, des pièces de formes et de couleurs invraisemblables, bleu sur vert ou vert sur bleu, avec des bigarrures de violet ou de citron. La garde-robe de maître Zénas renfermait une collection de vestes et de culottes à faire la fortune d'un saltimbanque.

Dans le village, où il était connu depuis un demi-siècle, cela ne prêtait plus à rire ; mais les gens du dehors qui le rencontraient affublés de l'une ou de l'autre de ces défroques, lesquelles se valaient toutes, se demandaient de quel livre de caricatures il sortait.

Quant à la nourriture, on devine ce qu'elle devait être ! Il fabriquait du pain une fois par mois, un pain noir, grossier, qui, au bout de la première semaine, était aussi dur que la pierre. A déjeuner et à souper, il le mettait mollir dans du lait, et c'était tout l'ordinaire de ses repas. Le dîner se composait de soupe essentiellement ; avec cela un peu de salé, quelques légumes, salades, carottes et laitues, que fournissait le jardin, et un peu de fromage maigre. Une fois par an de la viande de boucherie, et pas de filet, vous pouvez m'en croire !

Zénas en usait pour sa soupe comme pour le pain. Une fois par semaine, le dimanche, il prépara une grande marmite de potage aux choux ou aux pommes de terre, les trois quarts du temps sans graisse, ou bien avec une pointe de couteau de saindoux rance. Cette soupe mise en bouteille lui durait la semaine entière.

Le lundi, le mardi, le mercredi, cela allait encore. Certes ce n'était pas bon, mais enfin cela pouvait s'avaler. Mais à partir du jeudi et les trois derniers jours la soupe devenait exécrable, prenait une couleur bizarre, rappelant celle des étangs en automne sous la pluie tombante des feuilles sèches. Une odeur acré s'en dégageait, d'étranges yeux se dessinaient à la surface. Bref, c'était à soulever le cœur des moins délicats.

N'en concluez pas que le vieux Zénas se hâtait de la jeter ! pas le moins du monde. Agir ainsi lui eût semblé une prodigalité sans nom. Quand le vin est tiré, il faut le boire ; la soupe était faite, il fallait l'absorber !

Midi venu, le vieil avare prenait donc l'une de ses fameuses bouteilles, la vidait dans une assiette de faïence à fleurs fortement ébréchée. Il flairait le peu appétissant breuvage avec une grimace involontaire.

Alors il ouvrait la porte d'un placard, en tirait un flacon et un petit verre, et portait le tout à côté de l'assiette mal odorante.

Et le sourire reparaisait sur ses lèvres minces.

Ce flacon renfermait de la fine champagne. Zénas avait un faible pour cette liqueur, disons même qu'il l'adorait. Mais généralement son adoration restait platonique. Dépenser deux ou trois francs pour de la gourmandise, jeter ainsi son argent, son cher, son précieux métal par la fenêtre ! Quel crime impardonnable ! En temps ordinaire, Zénas refroidit donc ses désirs, résistait à la tentation héroïquement !

Pourtant, devant la table de sa cuisine, le petit verre devant lui :

« Zénas, mon garçon, commençait-il, tu sais qu'on ne doit rien perdre, c'est un péché, presque un crime, de laisser se perdre quoi que ce soit ! Cette soupe n'est pas excellente, c'est vrai, n'importe ! Et après... eh bien !... après tu auras ce petit verre pour récompense ! »

Il débitait ce soliloque avec le plus grand sérieux ; ensuite pour se donner du courage, il reniflait voluptueusement l'arôme du cognac, couleur vieil or, puis bravement, il entamait son repas.

Que c'était mauvais ! Les repoussantes exhalations d'eau de vaisselle ! Quelle pénitence !

Mais un rayon de soleil, entrant à travers la fenêtre, faisait scintiller la liqueur comme des topazes ; une odeur tentatrice s'en exhalait, corrigeant celle du potage aigri, et combien caressante aux narines du vieux Zénas !

Il saisissait alors la cuillière, s'ingurgitait, gorgée par gorgée, le répugnant breuvage, et si parfois son estomac, tout habitué qu'il était à cette pitance, manifestait quelque révolte, il suffisait d'un regard jeté sur le petit verre, tout proche pour regaillardir le bonhomme ; une teinte vermeille montait à ses joues jaunâtres et ses yeux brillaient d'une flamme voluptueuse.

Courage, Zénas, se disait-il, tu auras ta revanche !

Et il se remettait à manger, le cœur battant d'espérance.

Peu à peu, les fleurs décorant le fond de l'assiette apparaissaient plus distinctes, et Zénas impatient, se hâtait, jetant toujours d'obliques œillades, de vraies œillades d'amoureux, sur le petit verre réparateur.

Quel soulagement quand l'assiette se trouvait vide !

Ne croyez pas pourtant, que le bonhomme aussitôt se précipitait sur le cognac et l'avalaît d'un trait.

— Oh, non !...

Il prenait son temps, au contraire, et voulait faire durer le plaisir.

— Ah ! ah ! disait-il, en se frottant les mains. A nous deux maintenant !... Quel dommage que cette liqueur soit si chère !... Si ça ne coûtait que quarante ou cinquante centimes le litre, de temps à autre on pourrait s'en payer une goutte !... C'est ça qui réchaufferait l'hiver, qui nous rendrait force et gaîté ! Mais six francs, huit francs, il faudrait être un Crésus pour s'en accorder souvent !...

Et il poussait un soupir à fendre l'âme, prenait le petit verre, l'approchait de son nez et le reniflait de nouveau, le visage illuminé par la

jouissance. Puis, les paupières mi-closes, il s'aprétrait à déguster la divine liqueur.

C'était là une minute délicieuse... et que n'étiez-vous là, ô vieux artistes flamands, pour en tirer un petit chef-d'œuvre de peinture réaliste !

Mais, tout à coup, rouvrant les yeux, le visage austère, et éloignant le petit verre de ses lèvres déçues :

— Ah ! le gourmand ! s'écriait Zénas avec indignation, le gourmand, qui ne sait pas se contenter d'une nourriture modeste et à qui il faut des douceurs et des gâteries !... Zénas, en vérité, je ne te reconnais pas !... Et tu crois, à présent que la soupe est mangée, tu crois qu'on te permettra de boire ce cognac, quand le cognac coûte si cher !... Pas de ça mon garçon, pas de ça...

Et l'incurable avare, impitoyable envers lui-même reversait la liqueur dans le flacon, qui durait depuis quelques années — qui durerait même encore, si Zénas ne s'était laissé mourir.

A. R.

UNE QUESTION DELICATE

ZES femmes sont-elles aussi intelligentes que les hommes ? Un malin frère s'est amusé à poser de nouveau cette question qui, sans doute, fit l'objet des méditations du père Adam au Paradis. Je serais même enclin à croire que c'est en écoutant bavarder sa compagne qu'il eut la notion de l'intelligence. Il dut conclure aussitôt qu'il était le seul dépositaire de cette inestimable denrée.

Car si les hommes accordent volontiers aux femmes la beauté, dont le ciel se montra pour eux parcimonieux, ils revendiquent par contre l'intelligence comme un monopole. De deux qualités, ils ont pris la moins apparente, c'est-à-dire la plus difficile à contester. Rien que cela tendrait à prouver qu'ils ne sont pas si bêtes.

Et pourtant, « Dieu que les hommes sont bêtes ! » disent les femmes. Elles n'y vont pas par quatre chemins. Elles ont résolu le problème. Elles ne prétendent pas à des facultés intellectuelles de premier ordre. Peu leur chaut. Il leur suffit de nous refuser le don de les comprendre ou de les deviner. Et, fortés de cette assurance, elles conduisent de telle sorte qu'elles nous rendent souvent très bêtes, en effet.

Comme on ne peut pas être à la fois juge et partie, cette angoissante question restera sans doute sans solution tant qu'un troisième sexe ne pourra départager les hommes et les femmes en décrétant qu'ils ne sont pas plus intelligents les uns que les autres.

OU IL Y A DE LA GÈNE,

IL N'Y A PAS DE PLAISIR

POUR ne pas avoir pris la précaution de se faire réveiller à la diane, le capon P. avait été porté absent au départ de la bataillon. Le cas était grave. Le jeune sous-officier eut beau faire diligence ; il ne rejoignit son unité que le surlendemain dans un coin perdu du Jura bernois. P. expliqua vainement à ses chefs que les bras de Morphée étaient seuls fautifs ; il fut puni de huit jours d'arrêts à subir à la prison de Laufon.

Et, un soir, après l'exercice, il s'en alla sous la conduite du sergent-major, après avoir dit à ses hommes qu'il partait en congé, — le veinard !

Ce petit voyage, de Dittigen à Laufon, n'eut rien de morose. P., genevois et licencié en droit, était un joyeux compagnon que la perspective du repos forcé n'effrayait pas du tout. M., le sergent-major, avait bon caractère ; fonctionnaire judiciaire dans la vie civile, il se distinguait au militaire par un esprit large et enjoué. En cours de route, dans l'intimité de la conversation, le caporal fit une sorte qui amusa fort son supérieur en grade : « Ce qu'il y a de piquant dans cette affaire, c'est qu'on a désigné un greffier pour conduire un avocat aux violons ! »

Comme on avait le temps, l'on s'arrêta à toutes les stations de ce chemin de pénitence, his-